

jours revendiqué par la démocratie et c'est bien à juste titre que Sforza (ministre in partibus des Affaires Etrangères, de la combinaison ministérielle anti fasciste échafaudée dans les bistrotts de Paris) a accusé Mussolini de plagiat.

D'un autre côté il est aussi vrai que Mussolini a eu une politique économique parfaitement libérale en exploitant au maximum toutes les possibilités du pays. Enfin, même s'il était vrai que la politique économique et diplomatique de la démocratie aurait pu avoir d'autres résultats, la réalité est là et l'on ne peut évidemment pas effacer quatorze années de politique fasciste, et ne pas faire face aux conséquences inéluctables de cette politique économique. Il est vrai, une voie existait, celle de l'attaque dirigée contre le régime capitaliste, mais il est connu que les forces de la démocratie, de la social démocratie et du centrisme ont accouru au chevet du capitalisme italien et lui ont administré l'oxygène nécessaire pour en assurer la survie. En face de Mussolini qui envoyait en toute tranquillité les régiments qui devaient occuper l'Abyssinie, la 2^{me} et la 3^{me} Internationale, flanquées de toutes les démocraties du monde, ont mobilisé les masses ouvrières pour obtenir de la Société des Nations l'application des sanctions. La presque unanimité des États s'étant ralliés à la défense des « principes du pacte », il en est résulté que le fascisme a non seulement pu poursuivre, sans encombre son expédition en Éthiopie, mais a aussi pu mettre au compte de « l'étranger », qui avait appliqué les sanctions toutes les privations que le capitalisme devait imposer aux travailleurs italiens. L'anti-fascisme a ainsi, encore une fois, représenté un pion indispensable pour le succès du capitalisme et cette fois, la victoire contre le prolétariat s'est exprimé au travers d'un sauvetage du fascisme lequel aurait pu être sérieusement ébranlé par une action de classe des ouvriers du pays et du prolétariat international.

C'est l'ensemble de la société capitaliste italienne qui se jette dans l'emprise africaine en escomptant une atténuation des antagonismes qui la déchirent. Le capitalisme entrevoit la possibilité d'une extension de ses possibilités, la petite bourgeoisie escompte les bienfaits de la colonisation, les travailleurs en général croient qu'ils auront, enfin, possibilité

de trouver du travail à des conditions moins abrutissantes que celles qu'ils supportaient depuis quinze ans.

Qu'est-il advenu après la victoire ? ne pouvait pas être plus complète ? Tout l'organisme de la société capitaliste, lancé à l'assaut est resté dans cette position d'élan sans que toutefois aucune possibilité ne se présente pour faire épandre toutes les énergies économiques et sociales qui avaient été accumulées depuis de nombreuses années. La victoire se résolvait en une colossale faillite, et Mussolini qui espérait enfin pouvoir dominer sur de paisibles oreillers, le capitalisme italien qui escomptait à pais, se trouve en face du plus dangereux des périls : celui de leur propre victoire.

La proclamation de l'Empire italien n'était pas encore terminée, les pourparlers pour obtenir cette reconnaissance et faire enterrer l'affaire éthiopienne à la Société des Nations n'avaient pas encore été portés à terme, le « Gentlemen Agreement » avec l'Angleterre n'était pas encore signé, que l'état de tension extrême des antagonismes sociaux va repousser une nouvelle guerre. La situation d'Espagne fournira au capitalisme italien une nouvelle occasion pour estomper les contrastes insolubles qui troublent sa société.

Dès les premiers jours des événements d'Espagne, Mussolini est à l'avant-garde suivi, immédiatement après, par l'autre impérialisme qui se trouve devant des difficultés du même ordre, bien que moins aiguës, par l'impérialisme allemand.

Nous ne pouvons pas expliquer l'intervention massive de l'Italie en Espagne sur la base des intérêts exclusifs de l'expansionisme impérialiste de ce pays. En effet, il est clair qu'après avoir obtenu une victoire en Afrique, le capitalisme italien se trouvait dans les conditions les moins favorables pour courir un nouveau risque en Espagne et aurait voulu se consacrer à la récolte des fruits de la bataille gagnée. D'un autre côté, lorsque les événements espagnols éclataient, les pourparlers sont très avancés avec l'Angleterre pour en arriver à l'accord qui sera signé ensuite, afin de configurer les zones d'influence des deux pays dans la Méditerranée. Enfin, même si on pose le problème en disant que le capitalisme italien agit en Espagne afin de pouvoir bouleverser à son avantage, les pos-

sions de Gibraltar et des Baléares, il s'agit encore d'expliquer comment ce capitalisme pourrait parvenir à utiliser ces éléments importants dans la domination du monde, lorsqu'il s'est trouvé dans l'impossibilité de trouver en Éthiopie ne fût-ce qu'un débouché provisoire pour permettre une vivification de son économie.

C'est donc en fonction uniquement des considérations de l'ambiance sociale en Italie, que nous pouvons expliquer ce fait qui contraste avec toute l'histoire précédente. Les conquêtes coloniales avaient représenté jadis une occasion à l'expansion économique de l'impérialisme occupant les nouveaux territoires ; cette fois-ci la victoire coloniale aura poussé le capitalisme italien à se jeter sans discontinuité, dans une nouvelle entreprise guerrière.

Ceux qui, pour établir la réalité de la situation en Italie, voudraient faire recours aux méthodes de la statistique afin de déterminer la situation économique du pays, se heurteraient à l'impossibilité de pouvoir prévoir — au travers des instruments comptables, capables tout au plus de prédéterminer le lendemain immédiat en une situation de calme social — les grandes tempêtes révolutionnaires. Tous les régimes de dictature ont donné l'impression de la plus grande solidité, jusqu'à la veille de leur écroulement. Comme l'a dit un écrivain français, il n'y a rien de plus calme qu'une poudrière quelques minutes avant son explosion.

Nous nous basons donc sur les données de la réalité, sur l'évolution de facteurs qui se trouvent à un potentiel très élevé, tel que la guerre en Éthiopie et l'intervention croissante en Espagne. Nous croyons pouvoir escompter à bref délai une précipitation des situations en Italie.

La conception matérialiste qui nous sert de guide dans l'analyse de l'histoire nous permet de nous rendre compte des conditions dans lesquelles le prolétariat italien affrontera les batailles du proche demain.

Bien qu'il y ait une relation, une interdépendance étroites entre l'évolution des luttes de classe et la cristallisation de la conscience communiste dans le prolétariat (cristallisation se manifestant au travers de la construction du parti de classe), cette interdépendance ne détermine pas le cours des événements historiques sous le flux exclusif des mouvements ou-

vriers. Pour bien saisir les situations, nous devons considérer le mouvement ouvrier en fonction du milieu social d'où il jaillit, qu'il exprime, et où en définitive, il est appelé à jouer le rôle de protagoniste de la révolution. Ainsi que nous l'avons mis plusieurs fois en évidence, le mouvement prolétarien acquiert une nature et une substance différente suivant qu'il ressort d'une société où les amples ressources du capitalisme permet d'atténuer l'apparition et la manifestation des antagonismes sociaux, ou bien qu'il relève d'une société où, à cause des multiples facteurs de l'évolution historique, ces antagonismes sont les plus violents et les possibilités de les estomper quasi-inexistantes.

Le fascisme trouve sa raison d'être non dans la menace d'une révolution prolétarienne (en Italie, tout aussi bien qu'en Allemagne il apparaît au moment extrême de la descente de la courbe du mouvement prolétarien), mais dans le fait que ce milieu économique et social, qui a été privé — à cause de la défaite révolutionnaire — de l'élément naturel de son assainissement, ne pourra se diriger vers la voie opposée d'un anéantissement violent de toute forme de vie du prolétariat.

Cet élément central fait que, lorsque la tempête sociale se déchaînera en Italie, nous trouverons un prolétariat qui acquerra immédiatement une haute conscience de ses buts historiques, des armes nécessaires à leur réalisation, des institutions (le parti de classe), capables de le conduire à la victoire. D'ailleurs, suivant l'heureuse formule de Bordiga en 1924, le prolétariat italien a réalisé toutes les conditions pour jouer le rôle de troisième facteur indépendant en face du fascisme et de l'antifascisme, et cela parce qu'il a fait l'expérience de la démocratie extrême en 1919-1920 et du fils légitime de cette démocratie : le fascisme.

Nous nous trouverons donc en face d'une classe ouvrière marchant directement vers la lutte révolutionnaire et, bien plus longtemps qu'il n'en a été le cas à Barcelone où cette période s'est limitée à quelques jours, nous assisterons à des luttes révolutionnaires d'une acuité terrible et en face desquelles le capitalisme n'aura d'autre voie de salut que celle de l'éclipse totale de son Etat, et du mandat qui sera donné à ses agents